DISSERTATION

N° 187.

SUR

LES VERS INTESTINAUX,

CONSIDÉRÉS

SOUS LE RAPPORT PATHOLOGIQUE

ET THÉRAPEUTIQUE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 août 1830, pour obtenir le grade de docteur en médecine;

PAR PIERRE PHILOMÈNE PERGAUD, d'Orsans,

Département du Doubs;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

O quàm tantilla res est homo! Mille modis, mille animalculis infestatur.

BUNIVA, *de Generatione vermicum*, p. 112.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Président.*
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS, *Suppléant.* DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin, *Suppléant.*
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart, *Examinateur.*	Piorry.
Cloquet, *Examinateur.*	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Puisse cet essai les dédommager des nombreux sacrifices qu'ils ont faits pour mon éducation!

AU MEILLEUR DES FRÈRES.

Gage de la plus sincère amitié.

AUX MÂNES

DE MA SOEUR.

Regrets éternels!

P.-P. PERGAUD.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0006unse_w9g7

DISSERTATION

SUR

LES VERS INTESTINAUX,

CONSIDÉRÉS

SOUS LE RAPPORT PATHOLOGIQUE

ET THÉRAPEUTIQUE.

Les helminthes attirent vivement l'attention des naturalistes et des médecins, non-seulement parce qu'ils vivent dans un milieu particulier, qu'ils constituent pour ainsi dire un monde à part, mais encore parce qu'ils sont, de toutes les productions morbides, les plus parfaites et les plus remarquables. Leur nombre est immense; il y a des animaux chez lesquels on en compte plus de douze espèces. Les uns vivent dans l'intérieur des cavités naturelles, les autres dans la substance même des organes. Dans cette dissertation, je ne traiterai que de ceux qui existent naturellement dans le tube digestif de l'homme. Voici d'ailleurs la marche que je me propose de suivre. Après l'exposition des causes qui favorisent le développement des vers et l'exa-

men des principales hypothèses émises sur leur origine, j'indiquerai les symptômes communs et les symptômes propres à chaque espèce, avec leurs caractères zoologiques les plus saillans; enfin, je terminerai par le traitement général et particulier des affections vermineuses.

Étiologie des affections vermineuses.

Les causes sous l'influence desquelles s'établit la diathèse vermineuse sont ou *prédisposantes* ou *efficientes*. Les premières dépendent de la manière de vivre, de l'âge, de la constitution, du sexe et du climat.

Parmi les alimens qui favorisent la production des vers, on range généralement tous les corps gras, comme le beurre, le fromage, le laitage; les mets farineux et sucrés, l'usage des fruits verts, une mauvaise nourriture, un régime végétal, les boissons relâchantes, l'usage du cidre et la privation des liqueurs fermentées prédisposent plus ou moins aux affections dont nous parlons.

Le lait, considéré jusqu'ici comme une cause puissante de la formation des vers, paraît, au contraire, s'opposer à leur développement. M. *Andral*, professeur à la Faculté de médecine de Paris, cite les enfans de son hôpital, qui sont très-sujets aux vers, et ceux de la Maternité qui en sont rarement atteints; or, les premiers se nourrissent bien moins de lait que les autres.

Reinlein rapporte une observation qui, sans être directement opposée à celle du savant professeur que je viens de nommer, semble au moins l'affaiblir : c'est celle d'une dame, mère de douze enfans, dont six garçons et six filles, qui éprouva, chaque fois qu'elle fut enceinte d'une fille, des envies irrésistibles de manger de la crême et des farineux, et qui, chaque fois, fut tourmentée par des ascarides, de telle sorte, qu'elle pouvait prédire si elle était enceinte d'un garçon ou d'une fille. Si elle était enceinte d'un enfant mâle, elle n'éprouvait aucun symptôme vermineux, et loin d'avoir des envies de manger de

la crême et des farineux, elle ressentait le plus grand dégoût pour cette sorte d'aliment.

L'usage du poisson a été rangé aussi parmi les causes productrices des vers. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que la plupart des pays limitrophes de la mer sont remarquables par la fréquence des helminthes ; ainsi les Hollandais y sont très-sujets, eux qui font une si grande consommation de poisson, etc. Mais si l'on fait attention que tous les peuples qui habitent les bords de la mer, qui sont ichthyophages par conséquent, ne sont cependant pas tourmentés des vers ; que la fréquence de ces animaux, chez eux, s'explique plus heureusement par le froid et l'humidité qui règnent naturellement sur les côtes, on ne craindra pas de prononcer que l'usage du poisson n'est pour rien dans la production des vers intestinaux. *Rudolphi* cite plusieurs habitans des côtes qui ne sont point exposés aux vers, bien qu'ils mangent beaucoup de poisson. *Reinlein*, qui fut pendant dix ans médecin de chartreux, à qui l'usage de la viande et du lait est défendu, et qui se nourrissent généralement de poisson, n'a vu aucun de ces moines affecté du bothriocéphale.

L'âge le plus favorable au développement des vers lombricoïdes est sans contredit l'enfance ; cependant il est rare d'en rencontrer chez un enfant avant l'âge de six mois, surtout s'il est allaité naturellement. C'est depuis l'âge de deux ans et demi jusqu'à dix qu'on en trouve le plus. Depuis cette époque, ils diminuent de fréquence, au point que les vieillards en sont rarement atteints. L'âge adulte favorise la production du tænia. Du reste, aucun âge n'est exempt de vers ; ils peuvent exister dans les deux extrêmes de la vie. *Hippocrate* a vu des enfans venir au monde avec des vers intestinaux ; *Lille-van-Doeveren* prétend même en avoir trouvé chez des fœtus, et *Bremser* a traité un vieillard âgé de quatre-vingts ans qui en rendit jusqu'à sa mort.

Le tempérament lymphatique est celui qui prédispose le plus à cette affection ; aussi les femmes, les enfans qui jouissent de cette constitution, y sont-ils exposés. Il en est de même pour les individus

scrophuleux et cachectiques. Un tempérament bilieux, une constitution forte et robuste, sèche et nerveuse, semblent s'opposer au développement des vers intestinaux, tandis qu'un tempérament humide, une constitution où prédominent les sucs muqueux, est surtout propice à la formation de ces animaux.

Les femmes sont plus exposées aux ascarides, aux tænias, aux oxyures, que les hommes, sans doute parce que chez elles le tempérament lymphatique est le plus commun. Les hommes qui se rapprochent des femmes par leur tempérament y sont aussi plus sujets que les autres.

Le climat influe d'une manière notable sur leur production. *Daquin* rapporte que, dans un endroit près de Chambéry, en Savoie, tous les individus, pauvres ou riches, en sont atteints. En général les vers intestinaux sont plus fréquens dans les pays où règne une température chaude et humide, comme au Caire pendant la saison des inondations, ou une température humide et froide, comme en Hollande. Tous les pays ne sont pas propices au développement des vers; chaque espèce montre une préférence pour une telle contrée plutôt que pour telle autre. Ainsi le bothriocéphale, très-commun dans certains cantons de la Suisse, est très-rare en Allemagne; mais si l'on va plus loin, on le retrouve en Pologne et chez les peuples de la Russie. Le tænia solium se rencontre en Suède, en Allemagne, chez les Italiens et chez une partie des habitans de la France. Les Hollandais sont très-sujets aux ascarides. Les vers sont aussi plus fréquens dans certaines saisons de l'année que dans d'autres; ainsi depuis long-temps on a remarqué qu'en été et en automne ils étaient plus communs qu'à toute autre époque.

L'oisiveté, les chagrins profonds, les veilles prolongées, un exercice trop long-temps soutenu des facultés de l'intelligence, ont été donnés comme causes productrices des vers.

Toutes les causes que nous venons d'énumérer, et qui concourent d'une manière plus ou moins prochaine à leur formation ou à leur développement, sont néanmoins incapables de produire aucun de

ces animaux; il faut de plus, pour les produire, une cause cachée, une disposition à nous inconnue, soit de nos organes, soit de nos alimens. Sans cette cause latente, toutes les causes prédisposantes restent sans effet. Nous allons exposer en peu de mots les différentes hypothèses qu'on a émises sur l'origine des vers qui se rencontrent dans l'intérieur des animaux.

Si l'on se demande d'où peuvent provenir les vers qui se rencontrent dans le canal intestinal des animaux, ou dans l'intérieur de leurs organes, on voit bientôt qu'ils ne peuvent avoir que deux origines : ou ils s'introduisent du dehors dans le corps des animaux, ou ils se forment spontanément dans leur intérieur. Aussi tous ceux qui se sont occupés de ce sujet ont-ils trouvé l'origine des vers tantôt dans nos alimens ou dans l'air, tantôt les ont-ils fait naître dans le lieu qu'ils occupent chez les animaux.

Les recherches microscopiques ayant fait découvrir dans nos alimens, tant solides que liquides, des myriades d'animalcules, on en a tiré cette conséquence, que les vers ou leurs œufs parvenaient avec les alimens dans l'intérieur des animaux, où ils prenaient ensuite leur accroissement. Mais cette conséquence ne nous paraît pas admissible, car les animalcules microscopiques sont loin d'être des vers; et quand même il en serait ainsi, qui nous apprendrait qu'ils sont de la même espèce que ceux qui vivent dans l'intérieur des animaux? qui jamais a pu voir un de ces infusoires acquérir la grandeur d'un lombricoïde ou d'un tænia, prendre leur forme ou leur structure? Personne assurément. Cependant si cette hypothèse est vraie, on a dû suivre le développement de quelques-uns de ces animalcules ; car pourquoi ne prendraient-ils pas leur accroissement là où la nature nous les montre avec tant de profusion? Or, je ne sache aucune observation, aucune expérience qui tende à prouver ce résultat. *Linnée* et quelques autres ont bien dit avoir trouvé des tænias, des lombricoïdes, soit dans l'eau, soit dans la terre, ou dans des racines d'arbres pourries; mais cette observation a été démontrée fausse par *Otto f-Müller;* et fût-elle vraie, il resterait toujours à prou-

ver que ces vers trouvés dans l'eau ou ailleurs n'y avaient pas été déposés par des animaux.

Si les œufs ou les germes des vers existaient dans les alimens et les boissons, ou ils s'y seraient développés spontanément, ou ils y auraient été déposés par des vers de même espèce ayant l'accroissement nécessaire pour l'exercice de la fonction reproductrice, et partant, assez volumineux pour être aperçus à l'œil nu, et nombreux en proportion de leur progéniture : or, jamais on n'a trouvé de vers semblables à ceux des animaux, soit dans l'eau, soit dans la terre, ni dans aucune substance alimentaire. Donc, en raisonnant dans l'hypothèse que nous combattons, nous sommes également conduits à supposer, avec *Bloch*, la génération spontanée des germes des vers qui existent chez les animaux.

Avec cette hypothèse, comment concevoir pourquoi les vers se multiplient, se développent dans l'estomac, où ils n'ont pas pris naissance, tandis que hors de lui ils périssent là où ils ont reçu la vie? Comment se fait-il qu'ils changent de structure en arrivant dans le corps d'un animal? Qu'on explique pourquoi le putois (*mustela putorius*) que *Schreiber* nourrit, en 1816, pendant six mois, uniquement de lait, de vers intestinaux et de leurs œufs, ne contenait pas la trace d'un ver quelconque, lorsqu'au bout de ce temps il fut tué et examiné avec soin? Si les germes des vers s'introduisaient mêlés avec nos alimens dans le corps des animaux, comme on le prétend, le putois nourri par *Schreiber* n'aurait-il pas été un véritable magasin de vers?

En adoptant cette hypothèse, on ne peut non plus se rendre raison des faits rapportés par les auteurs. *Brendel*, suivant *Pallas* et *Bloch*, a rencontré des tænias chez des fœtus. *Lille-van-Doeveren* dit avoir trouvé des vers chez des fœtus morts-nés. *Kerkring* a vu des ascarides chez un fœtus de six mois. Or, comment concevoir l'existence de vers chez des nouveau-nés, chez des fœtus? Dira-t-on que les germes ou les œufs de ces vers leur avaient été communiqués par le sang ou par le lait de la mère, ou bien encore par la liqueur spermatique? Ce

serait une pure supposition; car les œufs des vers étant visibles au microscope, les expérimentateurs qui ont soumis tant de fois ces liquides à leur investigation n'auraient pas manqué de publier cette découverte.

D'après ce que nous venons de dire, nous concluons que les germes des vers qui existent dans les animaux ne se trouvent point hors d'eux, mais qu'ils se développent dans leur intérieur d'une manière quelconque. Il nous reste donc à exposer les sentimens des auteurs sur ce mode d'envisager l'origine des vers chez les animaux.

Les anciens philosophes, *Aristote*, *Pythagore* et *Hippocrate*, croyaient à la génération équivoque, c'est-à-dire à celle pour laquelle le concours du mâle et de la femelle n'est point nécessaire : ils prétendaient que la putréfaction aidée de la chaleur pouvait donner naissance à un être vivant. Cette opinion des anciens était le résultat de leurs observations; ils ne pouvaient autrement se rendre raison de cette multitude d'animaux que la chaleur fait éclore dans les substances animales qui se putréfient, ni de la prodigieuse quantité d'animalcules infiniment variés qui, dans certains temps, dans certains climats, peuplent la surface de la terre ou animent le sein des eaux. En effet, qu'y a-t-il de plus surprenant que ces légions vivantes d'animaux éphémères qui se reproduisent et se multiplient avec une fécondité si étonnante et si rapide? Alors, dans ces circonstances, ne dirait-on pas que la matière s'animalise de toute part?

Valisnieri et d'autres pensaient que les vers, aussi anciens que le genre humain, naissaient avec l'homme et remontaient jusqu'à Adam et Ève; ainsi, comme ces premiers auteurs de nos jours contenaient emboîtés tous leurs descendans, de même ils portaient en eux douze espèces de vers auxquels l'homme est exposé. Cette opinion ne mérite guère une réfutation; cet emboîtement de vers paraît assez ridicule de lui-même pour être rejeté sans examen. L'auteur de la nature ne peut être imprévoyant, et cependant, en admettant l'opinion de *Valisnieri*, il l'aurait certainement été si Adam et Ève eussent fait usage de bons vermifuges avant de cohabiter ensemble. *Bremser* rapporte

un fait, dans son ouvrage sur les vers intestinaux, qui détruit d'un seul coup cette hypothèse : « L'agneau, dit-il, est incommodé la première année de sa vie par le coénure cérébral, qui lui occasione le tournis. » Cette maladie est presque toujours mortelle, à moins qu'on ne parvienne à détruire le ver par la trépanation ; or le premier agneau sorti des mains de la nature, et qui, par hypothèse, portait un coénure cérébral, à coup sûr n'a pas été trépané, et, partant, il est mort sans progéniture, ce qui est absurde.

Rédi, médecin italien, qui a écrit un traité sur la génération des vers, avait imaginé, pour expliquer leur origine dans les animaux, que chaque partie de notre corps avait son âme sensitive, et que, lorsqu'une de ces parties venait à se séparer du tout, son âme la modifiait de manière à en former un ver. Je suis fort de l'avis de *Rédi* sur la nécessité d'une cause excitatrice pour faire passer la matière à l'état vivant; mais je ne puis la reconnaître dans son âme sensitive qu'autant qu'on m'aura démontré la nécessité d'une multiplication d'êtres si sublimes, et que j'aurai pu concevoir un agent immatériel pénétrant la matière, s'identifiant, en quelque sorte, à la molécule organique pour lui donner la forme et les propriétés qui caractérisent l'animalité.

Bremser et plusieurs autres naturalistes, admettant que les vers se forment spontanément dans les animaux, trouvent la cause de leur production soit dans une altération de la nature et du mélange des substances propres à la nutrition en général, soit dans la surabondance de ces substances : ainsi, disent-ils, lorsqu'il existe dans le corps une quantité de matériaux nutritifs, lorsqu'il s'animalise plus de substance qu'il ne peut en être absorbée, rien n'est plus facile que la production des vers ; on explique pourquoi les personnes qui se portent le mieux, qui paraissent parfaitement saines, ont néanmoins des vers : chez elles, il y a un excès de matériaux nutritifs, et cette substance animalisée et stagnante est déterminée en un tout existant ou bien en un ver. Par là, ils expliquent aussi pourquoi les enfans sont plus disposés que les adultes, les femmes plus que les hommes

à la formation des vers; ils se rendent raison comment la prédisposition aux vers peut être héréditaire ou acquise.

D'après le médecin allemand, pour que la génération primitive des vers puisse avoir lieu, il faut admettre, outre l existence de matériaux nutritifs surabondans ou altérés, ce qui constitue pour lui l'*agent matériel*, l'action d'un agent qu'il appelle *spirituel*, que nous ne connaissons pas, et dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. C'est l'action ou la coopération de ces deux *agens*, dont l'un est connu et l'autre inconnu, qu'il regarde comme indispensable lorsqu'il doit se développer, de la matière animalisée sans forme, un nouvel animal. Cet agent spirituel de *Bremser* a beaucoup de ressemblance avec l'âme sensitive de *Rédi*; il a les mêmes fonctions à remplir; c'est lui qui doit donner la première impulsion; mais, comme elle, cet agent est insaisissable, inconnu dans sa nature comme dans son mode d'agir sur la matière. De plus, dans cette manière de voir, qui est certes très-ingénieuse, on a recours à l'existence d'un être supposé, l'agent spirituel, pour expliquer un fait incertain, la génération spontanée. Admettre les idées de *Bremser* sur le mécanisme de la formation primitive des vers, c'est donc expliquer *obscurum per obscurius.* D'ailleurs, qui a jamais surpris l'agent spirituel moulant ou façonnant en un ver l'agent matériel? et qui peut concevoir l'action du premier sur la molécule muciforme du second? Cette métaphysique est des plus inintelligibles.

Que conclure de tout ce que nous venons de dire? Devons-nous embrasser la génération par œufs, ou la génération spontanée? Ni l'une ni l'autre. Aucune n'est appuyée sur une série de faits assez concluans pour enchaîner notre conviction, et de part et d'autre s'élèvent des difficultés également insolubles.

Les partisans de la génération spontanée s'appuient sur certaines expériences de *Viegmann*, qui font naître à volonté les animaux connus sous le nom de *cyprides detectæ;* sur l'observation des moisissures, des nostochs, qui dans certaines circonstances paraissent se produire spontanément; sur la difficulté d'assigner un autre mode de formation aux animaux spermatiques, aux infusoires, etc.;

sur l'analogie qui leur montre le premier degré de cette formation dans les fausses membranes qui se produisent à la suite de certains états morbides ; enfin sur le raisonnement, qui lie sans effort ces différens faits, et qui, par une gradation insensible, s'élève aisément de l'intelligence des premiers à l'intelligence des derniers.

Ces faits méritent sans doute quelque attention ; ils doivent être variés et examinés de nouveau avec soin ; mais ils ne sont point concluans en faveur de la génération spontanée. L'expérience de *Viegmann* ne prouve rien, puisqu'elle se fait au contact de l'air. Les moisissures, les animaux infusoires ou spermatiques sont loin de se produire spontanément, parce que jusqu'ici on n'a encore pu découvrir les germes qui peuvent leur donner naissance, et le raisonnement peut-il passer de la connaissance d'une fausse membrane à celle d'un ver? Quelle distance immense sépare cette matière amorphe de l'animal indépendant !

Les défenseurs de l'opinion contraire sont en plus grand nombre. Ils invoquent à son appui l'axiome : *omne vivum ex ovo*, axiome qui est vrai pour les animaux dont on peut découvrir les œufs, mais qui ne prouve rien pour les animaux microscopiques, dont on ne peut apercevoir les germes, et, partant, savoir s'ils en ont réellement ; l'analogie, qui nous montre chaque animal comme issu de son semblable, soit par œuf, soit par marcotte. Enfin les entozoaires, disent-ils, n'auraient pas d'organes reproducteurs s'ils pouvaient se produire sans copulation. Voici comment s'est exprimé sur ce sujet M. *Andral* dans une de ses excellentes leçons d'hygiène à la Faculté, en parlant des effets pernicieux de l'humidité sur l'économie et de son influence dans la production des vers : « On voit alors une molécule du parenchyme se détacher de l'organisme matrice, se façonner en un être nouveau et indépendant, un ver enfin se produire de toute pièce. Voilà, il faut l'avouer, un mode de génération incompréhensible, fort opposé à l'analogie qui nous a présenté jusqu'à présent chaque animal comme issu de son semblable, soit par œuf, soit par marcotte, fort bizarre, et superflu pour des animaux doués d'ailleurs

d'organes propres à les reproduire par œufs. Mais on ne les a point vus, ces œufs, pénétrer dans l'économie, passer d'une génération à une autre, donc ils n'existent point...., donc une molécule de mucus humain doit s'être transformée en ver. Au surplus, relativement à ces transformations d'espèces, attendons. Quand M. *G...* aura terminé ses travaux sur les bâtards et les monstruosités, nous pourrons espérer de le voir nous prouver que le cheval provient de la tortue et l'homme des oiseaux. M. *Kaup* (Esquisse de l'histoire du développement des animaux de l'Europe, Leipz., 1829) a déjà la gloire de l'avoir sérieusement devancé dans ces hautes spéculations: puisse-t-il ne pas se laisser arrêter par la crainte du *nascetur ridiculus mus !*

Symptômes des affections vermineuses.

Symptômes communs à tous les vers intestinaux. La plupart proviennent du dérangement de la digestion; les autres tiennent à l'altération sympathique des autres fonctions.

L'appétit est variable; il peut être augmenté ou diminué. Quelquefois il y a des dégoûts pour certains alimens; d'autres fois une boulimie, qui se reproduit tous les jours, et à la même heure, comme j'en ai vu un exemple chez un jeune homme sujet aux oxyures; soif continuelle, avec désir de boissons froides; les digestions sont plus ou moins pénibles et longues; il y a éructations, renvois; dans certains cas, nausées et vomissemens; météorisme ou empâtement du ventre, borborygmes et flatuosités, constipation ou selles glaireuses, remarquables par leur fétidité; douleurs légères, quelquefois poignantes, à la région de l'estomac, surtout dans le flanc gauche. Souvent il existe de violentes coliques, dont le siége le plus ordinaire est autour de l'ombilic, et qui obligent les enfans à se rouler et à comprimer leur ventre. On donne aussi comme symptômes de la présence des vers un sentiment vague de piqûre, de pincement ou de succion dans l'abdomen, une sensation de reptation, d'ascension vers la gorge; quelquefois c'est un sentiment de strangulation ou d'ondula-

tion ; dans certains cas, le malade éprouve un prurit incommode à l'anus, avec gonflement et irritation. En général, les douleurs augmentent dans l'état de vacuité des intestins, et cessent après le repas ou après avoir bu de l'eau très-froide, ce qui est un signe assez fidèle de la présence des vers ; mais celui qui est le plus certain est la sortie d'un ou de plusieurs de ces animaux ou de quelques fragmens, bien qu'il ne soit pas lui-même pathognomonique, puisqu'il n'indique pas qu'il existe encore des vers chez un individu qui en a évacués.

Les malades ressentent souvent des douleurs vagues dans différentes parties du corps ; tantôt c'est un léger mal de tête, d'autres fois c'est un point pleurétique, etc. Mais ces douleurs ont cela de commun, qu'elles disparaissent aussi promptement qu'elles ont paru. Les muqueuses nasale et oculaire reçoivent sympathiquement la sensation incommode que la présence des helminthes fait éprouver à la muqueuse digestive : ainsi les ailes du nez sont gonflées, le malade y éprouve de la démangeaison, il y porte les doigts, y détermine des ulcérations, et quelquefois des épistaxis ; les yeux peuvent être larmoyans, ternes ; la pupille est dilatée, et un cercle bleuâtre circonscrit la paupière inférieure. Le visage change souvent de couleur d'un instant à l'autre ; tantôt il est pâle, tantôt rouge et plombé ; l'haleine est fétide, surtout à jeun ; l'excrétion salivaire peut être augmentée, et alors les malades ne font que crachoter ; la muqueuse buccale peut se recouvrir d'aphthes, d'ulcérations, et la langue se charger d'un enduit muqueux ; la transpiration contracte une odeur aigrelette *sui generis ;* l'urine est trouble, sédimenteuse et blanchâtre. Dans certaines circonstances, il survient une petite toux sèche, quelquefois convulsive, suivie d'une expectoration salivaire : ce signe est un des meilleurs lorsqu'il coïncide avec d'autres ; il est le plus constant lorsque la maladie a duré pendant long-temps et qu'elle a altéré profondément la santé. Le pouls n'indique rien ; il est variable.

Les symptômes nerveux qu'on observe le plus souvent sont : des soubresauts de tendons, des grincemens de dents, des tintemens dans

les oreilles, des convulsions. On a observé des attaques d'épilepsie, des paralysies subites des extrémités inférieures, et même le tétanos. Les malades sont sujets à des lipothymies, des palpitations et des syncopes; leur sommeil est troublé par des rêves effrayans, il est souvent interrompu par des réveils en sursaut, des convulsions et du délire. Tous ces symptômes sont loin d'être constans, et l'on ne finirait pas si l'on voulait énumérer tous les accidens qui se lient à la présence des vers dans le tube digestif, puisqu'il n'est aucune maladie, selon certains auteurs, que les vers ne puissent simuler. Pour ma part, j'ai vu, dans les derniers jours du mois de juin 1830, à la clinique de M. *Guersent*, une affection gastrique accompagnée d'une vive douleur à la région pylorique et de vomissemens répétés, traitée avec quelque succès par une forte application de sangsues chez un enfant, se transformer bientôt en une méningite des mieux caractérisées qui disparut subitement par le vomissement d'un ascaride lombricoïde.

Mais si, dans quelques cas rares, ils peuvent développer une multitude de phénomènes morbides redoutables, dans d'autres, ils n'occasionent presque aucun accident. C'est sans doute pour cette raison que *Butter* et *Rusch* regardaient ces parasites comme moins nuisibles qu'utiles pour décharger l'intestin des mucosités qui y sont en trop grande abondance.

Caractères zoologiques de chaque ver. Symptômes particuliers.

ASCARIDE LOMBRICOÏDE. (*Ascaris lumbricoïdes.*)

Ce ver, si bien décrit par M. *Jules Cloquet*, a le corps de la grosseur de deux à trois lignes, sur une longueur de huit à quinze pouces. Le mâle n'atteint jamais cette longueur; il est toujours plus petit que la femelle; son corps est arrondi, élastique, diaphane, d'un blanc rosé ou d'un rouge brunâtre, suivant la couleur des alimens qu'il contient; l'extrémité antérieure, plus mince que la postérieure,

est munie de trois tubercules, un supérieur et deux inférieurs, entre lesquels se remarque une ouverture triangulaire qui est la bouche. Ce ver a la peau coriace, onctueuse; elle est intimement unie à des fibres musculaires qui forment deux couches superposées, dont l'une affecte une direction transversale et l'autre une direction longitudinale. Si la première série de fibres se contracte, la superficie du corps est sillonnée de rides annulaires très-fines. La seconde série se distingue par quatre bandelettes, deux dorsales et deux abdominales, qui règnent depuis la tête jusqu'à la queue. Le canal intestinal se termine, un peu avant l'extrémité postérieure du corps, par une fente transversale ou anus. Le mâle se distingue de la femelle, par sa taille plus petite, par sa queue qui est recourbée, et d'où sort quelquefois un pénis simple ou bifide, par la fente anale; enfin parce qu'on n'observe point à la réunion du tiers antérieur avec les deux tiers postérieurs l'étranglement circulaire qui, chez la femelle, est interrompu par la vulve, fente transversale qui a tout au plus un sixième de ligne d'étendue. Ces animaux sont ovipares. Ils habitent le plus ordinairement l'intestin grêle; les gros intestins et l'estomac en contiennent rarement ; cependant, ils peuvent parcourir toute la longueur du tube digestif, ramper jusque dans le pharynx et pénétrer dans les fosses nasales, ou s'introduire dans le larynx, où ils causent divers accidens. On en a trouvé dans le canal cholédoque. Quelquefois ils passent à travers une perforation de l'intestin, tombent dans le péritoine, y séjournent, ou bien s'en échappent à travers une fistule cutanée, ou s'insinuent dans la vessie, le vagin, etc.

Ces vers peuvent déterminer la plupart des symptômes que nous avons énumérés plus haut; mais les suivans leur sont plus particulièrement attribués : démangeaison aux ailes du nez, dilatation de la pupille, odeur aigre particulière de l'haleine et des sueurs. S'ils occupent l'intestin grêle, ils causent des coliques, qui ont surtout leur siége à la région ombilicale, de la diarrhée et la tension de l'abdomen. Lorsqu'ils remontent dans l'estomac, il survient du hoquet, de la cardialgie, des nausées et des vomissemens ; s'ils s'engagent dans

l'œsophage, les malades éprouvent la sensation d'un corps étranger qui s'avance lentement vers la gorge par un mouvement ondulatoire; alors ils peuvent sortir par la bouche, les fosses nasales, ou pénétrer par la glotte jusque dans le larynx, où ils produisent des accidens graves, une toux continuelle, et même la suffocation, comme *Franck* en rapporte un exemple. On a dit qu'ils pouvaient perforer l'intestin; mais cette perforation n'est rien moins que probable.

Trichocéphale. (*Trichocephalus dispar.* Rudolphi.)

Ce ver ne diffère du précédent que par sa grandeur et par sa forme. Sa longueur est de quinze lignes à deux pouces. Son extrémité antérieure est, ainsi que son nom l'indique, beaucoup plus mince que l'extrémité postérieure. Le mâle, plus petit que la femelle, est tellement pointu vers le commencement de la tête, qu'on a peine à voir l'ouverture de la bouche; il se distingue d'ailleurs de la femelle par l'extrémité postérieure, qui est recourbée. Ces vers sont ordinairement en grande quantité dans le cœcum, où ils établissent leur demeure. Comme les ascarides, ils sont plus fréquens chez l'enfant que chez l'adulte.

Le trichocéphale ne produit le plus souvent aucun phénomène morbide. Dans certaines contrées, presque tous les individus en sont affectés, sans que l'on puisse dire que leurs fonctions en soient troublées. *Rœderer* et *Wagler*, qui rencontrèrent une multitude de ces vers dans le gros intestin des individus qui périrent victimes de la fameuse épidémie de Goëttingue, pensent qu'il faut attribuer à leur présence les aphthes et les ulcérations des gencives qui accompagnaient la maladie. Lorsqu'ils sont nombreux, qu'ils forment de gros pelotons, ils peuvent déterminer une irritation intestinale, principalement caractérisée par une sorte de pincement au-dessous de l'ombilic, par une céphalalgie intense, etc.

Oxyure vermiculaire. (*Oxyuris vermicularis.* Bremser.)

Moins long que le précédent, il est plus gros. Le mâle n'a qu'une ligne à une ligne et demie de longueur; la femelle, plus grande, est longue de quatre à cinq lignes. Le corps de l'oxyure est cylindrique, mince, très-élastique et d'une couleur blanche; l'extrémité antérieure est obtuse, et entourée d'une membrane transparente; la queue est d'une ténuité extrême. Son organisation est la même que celle des deux précédens, et le place, comme eux, dans l'ordre des nématodes.

On reconnaît leur présence au prurit incommode qu'ils occasionent dans le rectum. Ce prurit, presque insensible pendant la journée, augmente à l'approche de la nuit, et revient chaque jour à la même heure. Chez les enfans, il y a souvent chute de l'anus, insomnie, et une diarrhée muqueuse qui entraîne quelquefois une quantité prodigieuse de ces animaux.

Chez les femmes, ils font naître, dans quelques cas, des fleurs blanches ou un écoulement uréthral; ils s'introduisent quelquefois dans le vagin, où, par leur reptation et par une espèce de succion insolite, ils excitent les femmes à la masturbation. Ces accidens ne sont point rares, les auteurs en rapportent souvent; *Bremser* dit l'avoir vu plusieurs fois, et *Becker* rapporte une observation de ce genre, dont le sujet était une femme de soixante-dix ans qui éprouvait dans le vagin des démangeaisons si vives et si impérieuses, qu'elle renouvelait presque les turpitudes de Messaline.

Tænia. (*Tænia solium.* Rudolphi.)

Ce ver, vulgairement appelé *solitaire*, a une longueur considérable et difficile à bien déterminer, parce que les dernières articulations tombent avant l'entier développement des premières. Sa longueur ordinaire varie entre quinze et vingt pieds, mais elle peut aller beau-

coup plus loin. *Roseinstein* parle d'un individu qui avait trois cents pieds ; et dans les Dissertations de Copenhague, on fait l'histoire d'un tænia de huit cents aunes de long. Sa largeur varie beaucoup ; vers la fin de la tête, il est large d'un quart ou d'un tiers de ligne ; mais sa largeur augmente insensiblement jusqu'au milieu du corps, où elle est de six lignes. Son épaisseur varie aussi. Quelquefois il est transparent, tant il est mince ; dans d'autres cas, il est plus gros. Son corps est aplati et se compose d'une série d'articulations dont chacune présente des pores latéraux ; son extrémité antérieure, très-mince, se termine par une tête carrée et garnie de quatre petits suçoirs, entre lesquels se montre une bouche entourée d'une couronne de crochets rétractiles. Il a le cou aplati. Les anneaux circulaires, d'abord très-étroits et toujours plus courts que larges, augmentent proportionnellement de longueur à mesure qu'ils s'élargissent, et forment une série de carrés dont la longueur surpasse de beaucoup la largeur ; ils s'emboîtent les uns dans les autres, de manière que le dernier s'engage dans celui qui le précède, et ainsi jusqu'au premier. Le tænia ne présente guère à l'intérieur qu'une cellulosité amorphe ; on y distingue à peine le canal intestinal, qui le traverse d'un bout à l'autre. Il séjourne ordinairement dans l'intestin grêle ; quelquefois cependant on l'a rencontré dans l'estomac. Il est plus fréquent chez l'adulte que chez l'enfant, et, contre l'opinion vulgaire, il peut en exister plusieurs chez le même individu.

De tous les vers, le tænia est celui qui produit les plus graves accidens : c'est à lui qu'on attribue plus spécialement ces coliques atroces, ces céphalalgies violentes, ces convulsions dont nous avons déjà parlé ; il peut, en outre, produire tous les autres symptômes vermineux, tels qu'une maigreur extrême, un visage plombé, la dilatation de la pupille et une salivation abondante. Les malades ont souvent un appétit vorace, éprouvent une sensation de piqûre dans la région épigastrique. Mais le signe le plus certain de l'existence du tænia est la sortie hors du corps de quelques-unes de ces parties.

Bothriocéphale. (*Botriocephalus latus.* Bremser.)

Ce ver n'acquiert jamais la longueur du tænia : il est en général plus mince, plus large, et chacune de ses articulations est plus courte. Sa tête est dépourvue de crochets, et sur chaque articulation existe un pore. On le range dans l'ordre des cestoïdes, ainsi que le précédent. On le rencontre fréquemment en Suisse, en Pologne et en Russie; il existe aussi dans quelques contrées de la France.

Le bothriocéphale occasione les mêmes symptômes que le tænia, mais il est moins difficile à expulser.

Traitement général des affections vermineuses.

Trois indications se présentent à remplir : 1°. tuer les vers ou les engourdir au moyen de substances introduites dans le tube alimentaire ou appliquées sur l'abdomen, et qui sont reconnues comme ayant une action spéciale ou mécanique sur les vers ; 2°. les expulser ; 3°. détruire cette tendance de l'organisme à la production des vers.

Première indication. Voici les substances qu'on a le plus préconisées pour la remplir : la racine de fougère mâle. On peut l'employer en poudre, en décoction ou en extrait ; elle entre dans presque toutes les préparations vermifuges. On a recours souvent à la mousse de Corse, ou au *semen contra,* pour combattre les ascarides. Il en est de même pour la valériane, l'assa-fœtida, le camphre, qu'on emploie plus rarement. La cévadille, employée depuis long-temps contre les poux, a été administrée avec quelque succès contre le tænia. L'huile de pétrole a été recommandée contre le ver solitaire, à la dose de vingt à trente gouttes, continuée pendant trois jours ; celle de térében-

thine a été beaucoup vantée par les Anglais à la dose de deux onces, et même quatre onces. *Bremser* emploie avec inutile succès l'huile de *Chabert* pour expulser le même ver. L'écorce de racine de grenadier, de même que l'éther, est employée avec beaucoup d'avantage. On a préconisé une foule de substances comme ayant une action spéciale sur les vers : tels sont, parmi plusieurs autres, l'eau froide, l'eau salée, l'ail, le *chenopodium anthelminthicum*, les graines et l'huile de *croton tiglium*, l'acide prussique, le sel ammoniac, les eaux salines et sulfureuses, la gratiole, la santoline, l'absinthe, la tanaisie. Enfin, parmi celles qui agissent mécaniquement, on distingue le zinc en limaille, l'étain granulé, le charbon pulvérisé et le *dolichos pruriens* vanté par *Chamberlaine.*

Deuxième indication. On la remplit en expulsant les vers. Pour cela on administre un purgatif, que l'on choisit le plus souvent parmi les sels neutres ; on prescrit, au contraire un émétique, si l'on présume qu'il en existe dans l'estomac. La matière médicale fournit des purgatifs qui jouissent de propriétés vermifuges, et qui sont fréquemment employés de prime abord : tels sont le jalap, la rhubarbe, le calomélas, le séné, l'aloès, la gomme-gutte, l'huile de ricin, et, en général, toutes les huiles grasses.

Troisième indication. On y satisfait par l'administration des toniques, tels que les ferrugineux, le quinquina, les extraits amers, etc., Mais on détruit souvent la diathèse vermineuse sans aucun médicament par un exercice en plein air, une alimentation fortifiante, composée en grande partie de substances animales, par l'usage d'un vin généreux, etc. Ces petits soins hygiéniques suffisent, dans la plupart des cas, pour changer cette mauvaise disposition de l'organisme.

Traitement particulier des affections vermineuses.

Ascaride lombricoïde. On peut combattre ce ver par tous les vermifuges cités plus haut, et surtout par la mousse de Corse, le *semen contra*, la valériane, la fougère mâle. On peut donner avec avantage l'électuaire de *Storck*, composé de *semen contra*, de jalap, de valériane, de proto-sulfate de fer et d'oxymel scillitique, à la dose de deux cuillerées à café par jour.

Trichocéphale. Le traitement décrit plus haut contre l'ascaride lombricoïde lui est entièrement applicable.

Oxyure vermiculaire. Ce ver, très-incommode, est aussi très-difficile à détruire, et, comme le dit *Bremser*, on a beau en faire évacuer des milliers, il en reste toujours dans les replis des intestins. On commence ordinairement par faire prendre au malade les vermifuges ordinaires; ensuite l'aloès à dose purgative, ou mieux des lavemens rendus purgatifs au moyen de l'huile de ricin ou de l'huile de *Chabert*. On peut les composer avec une décoction de plantes amères, comme l'absinthe, la tanaisie, la racine de valériane. *Franck* conseille les lavemens d'eau froide, et *de Gratz* n'emploie contre les oxyures que la fleur de soufre, à la dose de dix à quinze grains, qu'il fait prendre à jeun et pendant quelque temps. Il suffit de quelques injections d'eau froide vinaigrée dans le vagin pour débarrasser les femmes de l'accident qui leur arrive quelquefois.

Tænia ou ver solitaire. Le traitement du bothriocéphale ne différant point de celui du tænia, ce que nous allons dire sur celui-ci doit s'appliquer exactement à l'autre.

Les anthelminthiques ordinaires, que l'on dirige avec succès contre les ascarides ou les oxyures, sont rarement employés pour combattre le tæ-

nia; ils resteraient sans efficacité. On a publié et vanté une foule de formules qui ont obtenu plus ou moins de succès dans la cure du ver solitaire; loin de les rapporter toutes, nous nous contenterons d'indiquer celles qui paraissent jouir de la plus grande célébrité.

*Méthode d'*Alston. *Bremser*, qui s'en est servi sans succès, dit que le médecin écossais administrait à ses malades, un jeudi avant le renouvellement de la lune, un purgatif composé de follicules de séné et de manne dans une décoction de chiendent; que les trois jours suivant il prescrivait une once ou une demi-once de zinc pur, passé au tamis, dans quatre onces ou seulement deux onces de sirop ordinaire; qu'enfin il terminait son traitement le lundi, en purgeant ses malades avec la même médecine.

*Méthode d'*Odier. Elle consiste dans l'administration de l'huile de ricin, à la dose de trois onces, que l'on fait prendre de demi-heure en demi-heure dans un peu de bouillon, et par cuillerées.

Méthode de Bourdier. Le malade prend à jeun un verre de décoctum de fougère mâle, où il entre un gros d'éther sulfurique; quelques minutes après, on lui administre autant d'éther en lavement dans suffisante quantité de décoctum de fougère; une heure après, on donne deux onces d'huile de ricin dans une once de sirop de fleurs de pêcher, ce qu'on répète trois jours de suite. Cette méthode réussit souvent.

Méthode de madame Nouffer. Ce remède, que l'on emploie fréquemment en Allemagne, consiste dans l'administration du décoctum de fougère mâle, conjointement avec les drastiques.

Rudolphi et *Bremser* ont obtenu d'heureux résultats avec l'huile empyreumatique de *Chabert*. Les Anglais se servent avec avantage de l'essence de térébenthine, qu'ils administrent à la dose d'une demi-once, et même plus, mêlée avec du miel. En France, on emploie gé-

néralement et avec succès l'écorce de racine de grenadier, *punica granatum*, à la dose de deux et même trois onces, en décoction. M. *Récamier* vient de l'administrer en poudre, à la dose de deux gros, chez une femme atteinte du tænia : il y avait uni un purgatif composé de deux onces d'huile de ricin, de six grains de calomélas, et de trois grains de gomme-gutte.

Tous les remèdes dirigés contre le tænia étant plus ou moins violens, il est inutile de remarquer qu'avant leur administration, le praticien aura dû s'être assuré de l'intégrité des premières voies, et qu'il devra les suspendre aussitôt qu'il y remarquera des symptômes d'irritation.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Apoplexiam solvere vehementem quidem, impossibile; debilem vero, non facile. *Sect.* 2, *aph.* 42.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos ; et in ipsis temporibus mutationes magnæ, tùm frigoris, tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Mulieri in utero gerenti si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 34.

IV.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

V.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.

VI.

A plagâ in caput stupor aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.